

Des chroniques pour interpréter le chaos: les crises de l'Algérie racontées par ses chroniqueurs¹

Chronicles for interpreting chaos: Algeria's crises as told by its chroniclers

ANA ISABEL LABRA CENITAGOYA

Universidad de Alcalá

anai.labra@uah.es

Resumen

En 1962, Argelia alcanza su independencia de Francia tras un largo periodo colonial y una guerra de 8 años cuyas huellas siguen vivas en la sociedad y el imaginario argelinos. El sistema político surgido de aquel enfrentamiento, de carácter militar y avalado por el triunfo conseguido a un alto precio, ha seguido perpetuándose con modificaciones puramente estéticas hasta la actualidad. A lo largo de estos años, la corrupción generalizada, la pérdida progresiva de legitimidad de un sistema que se mantiene en el poder por medios ilícitos, la falta absoluta de diálogo entre el poder y la sociedad civil, la represión a todos los niveles, incluida la libertad de expresión, en combinación con momentos de crisis económica profunda o con el auge internacional del integrista islámico, han tenido como consecuencia levantamientos populares y periodos de crisis de extrema violencia y confusión (la década negra, el Hirak) que, sin embargo, no han logrado derrocar el sistema imperante. La crónica periodística se ha convertido en este país en un género privilegiado no solo para dar cuenta de acontecimientos y voz a los silenciados, sino también para poner luz en fenómenos de enorme complejidad y para establecer con su amplio lectorado un debate auténtico en su complejo camino hacia la democracia y el cambio.

Palabras clave

Crónica periodística, paratextos, guerra de liberación argelina, década negra, *Hirak*.

Abstract

In 1962, Algeria gained its independence from France after a long colonial period and an 8-years war whose traces are still alive in Algerian society and imaginary. The political system that emerged from that confrontation, of military character and endorsed by the triumph achieved at a high price, has continued to perpetuate itself with purely aesthetic modifications until today. Throughout these years, the widespread corruption, the progressive loss of legitimacy of a system that maintains itself in power by illicit means, the absolute lack of dialogue between power and civil society, the repression at all levels, including freedom of expression, in combination with moments of deep economic crisis or with the international rise of Islamic fundamentalism, have resulted in popular uprisings and periods of crisis of extreme violence and confusion (the black decade, the Hirak) which, however, have not managed to overthrow the prevailing system. The journalistic chronicle has become in this country a privileged genre not only to report events and give voice to the silenced, but also to shed light on phenomena of enormous complexity and to establish with its wide readership an authentic debate in its complex path towards democracy and change.

Key words

Journalistic chronicle, paratexts, Algerian liberation war, black decade, *Hirak*.

1 Cette recherche a été menée dans le cadre du groupe *Análisis lingüístico* (Anling) de l'Université d'Alcalá.

1. Introduction: pourquoi la chronique fait florès en Algérie?

Un peu plus de soixante ans se sont écoulés depuis que l'Algérie a décroché son indépendance de la France après une guerre de libération sanglante. Pendant ce temps, ceux qui s'intéressent à ce pays et à ses productions artistiques ont une impression permanente d'être en face d'un pays qui se cherche encore entre la souffrance et l'espoir toujours renouvelés. Une quête qui laisse des traces profondes dans sa littérature autant que dans sa société.

Dans cet article, nous allons nous occuper d'une production qui, jusqu'ici, n'a pas (ou très peu) attiré l'attention des chercheurs s'intéressant à la littérature algérienne mais qui nous semble essentielle pour comprendre les aléas de ce pays: la chronique journalistique. Comme l'explique Kamel Daoud dans la préface à son recueil de chroniques, *Mes indépendances*,

[c]'est aussi que la chronique en Algérie est un art en soi. Née, un peu, durant les années 1990, elle s'installa comme un exercice journalistique libre, très libre, supplantant l'édition et affirmant, par une voix un peu en off, les positions des journaux et des élites contestataires. [...] La chronique devint, par mes aînés et mes amis, une sorte d'espace d'enjeux où l'excès de la métaphore s'alliait à l'audace du dénonciateur des régimes et des violences subies. [...] Un art qui, contrairement aux arts patients, s'exerçait au rythme fou du quotidien. Et qui marqua la presse algérienne (2018: 17-18).

D'après les écrivains algériens qui la pratiquent, presque comme une profession de foi ou comme une obsession, il s'agirait d'un genre qui s'est très bien adapté, devenant "un art majeur en Algérie" (Daoud, 2018: 25). Dans les lignes qui suivent, nous essaierons de démontrer comment ce sont les caractéristiques propres à ce genre qui le rendent un instrument privilégié pour sonder la complexité de l'histoire algérienne contemporaine. Pour y arriver, nous ferons appel aux mots des chroniqueurs eux-mêmes, puisant dans l'appareil liminaire de leurs œuvres à la recherche de réflexions sur leur travail d'écriture et sur les raisons qui les ont poussés à privilégier ce genre.

2. Le genre de la chronique: caractéristiques

Magdalena Malinowska, en 2017, dans un article à propos de quelques écrivaines algériennes, réfléchissait sur la relation existant entre les formes brèves et l'expression des états de crise, dans le contexte d'une écriture de l'urgence comme l'est, presque en permanence, celle de l'Algérie. Dans ce même article, elle reprenait les mots de Birgit Mertz-Baumgartner pour qui "il existe deux paradigmes pour écrire la violence: 'la reproduction fidèle de la réalité', ou bien l'invention d'une périphrase fictive afin de dire l'indicible" (Malinowska, 2017: 17). Mais la chronique serait entre les deux, "genre infiniment malléable et

hybride où se mêlent le fait et la subjectivité de celui qui témoigne de son temps, le souci du réel et la critique” (Sousa, Basilio, Morais, 2014: 2).

Et c’est cette hybridité et la polyphonie qu’elle légitime, car la chronique encourage l’inclusion d’autres voix, d’autres opinions convoquées par le chroniqueur, qui permettent à ce type de textes d’exprimer de façon précise, globale et centrée des réalités complexes et défocalisées car trop proches dans le temps et dans l’espace. Nous reviendrons un peu plus tard sur cet aspect au moment de parler du caractère dialogique de la chronique.

En rapport direct avec l’hybridité, la deuxième caractéristique de la chronique à signaler serait sa nature fragmentée. Pour Dolores Picazo, l’essai, frère aîné de la chronique avec laquelle il partage maints aspects, “ne prétend pas exposer une vision totalisante du sujet traité, mais au contraire un regard discontinu acéré sur un monde qui se dérobe, à plusieurs égards, sous divers langages et images stéréotypées et vides” (Picazo, 2016: 376). Il s’agirait donc d’un type de “structure effilochée et fragmentaire qui est la réplique littéraire de la conception de l’homme moderne” (Picazo, 2016: 374).

Un point de vue que partage Irène Kristeva pour qui “[c]es fragments thématiques deviennent des miroirs réfléchissant non pas l’harmonie cosmique de jadis, mais le chaos que l’homme moderne croit pouvoir dominer” (2021: 3).

Cette écriture en morceaux, que l’écrivain ou le lecteur recomposent comme une es-pèce de puzzle ou de jeu de blocs, arrive à donner un sens à une réalité fuyante et inintelligible de prime abord. Même si l’écriture fragmentaire peut offrir une image moins raisonnable, plus près d’un être monstrueux récomposé que d’un sage jeu pour enfants. Ainsi pour le romancier Pascal Quignard qui voit dans l’écriture fragmentaire “[d]es morceaux de membres partout, des déchets, des fragments de peau partout, et des cicatrices partout qui les suturent” (cité par Kristeva, 2021: 4). Une vision violente qui correspond beaucoup mieux à l’expérience des chroniqueurs algériens telle qu’elle sera exposée plus loin.

Pour que cette lecture se réalise, pour *monter* ce discours en construction (Picazo, 2016: 372) la complicité du lecteur est donc de mise. Nous arrivons ainsi à une troisième caractéristique essentielle de la chronique, implicite dans les précédentes: son caractère dialogique. Dans l’essai et la chronique, l’auteur établit un dialogue autant avec lui-même qu’avec ses possibles lecteurs. Avec lui-même parce que ce type de textes progresse par à-coups, avec des retours en arrière et des détours fréquents qui matérialisent le travail de réflexion du créateur dans son effort pour saisir les réalités décrites dans toute sa complexité. Avec les lecteurs parce que (et cela est beaucoup plus évident dans le cas des chroniques de par leur nature quotidienne et immédiate) l’auteur cherche à les faire réfléchir, les invitant ainsi à entrer dans le débat et l’échange d’idées¹.

1 Sid Ahmed Semiane, dans son prologue à *Mes indépendances*, une des chroniques retenues pour cet article, signale que Daoud, l’auteur de cet ouvrage, “a ce talent de créer sa propre pensée autant que de pousser les autres à créer la leur pour s’opposer à la sienne, avec acharnement le plus souvent” (Daoud, 2018: 12). Une démarche dialogique dont Daoud est tout aussi conscient: “Et il me faut, donc, aujourd’hui, remercier. Ceux-là qui ont

La chronique est aussi un vaste roman, elle est la même, toujours, réécrite, sentie, vécue d'abord comme une mélodie avant d'aboutir au sens. Je ne l'anticipais presque jamais, la laissais venir au bout de la langue, l'écrivais en même temps que le lecteur: en la découvrant (Daoud, 2018: 21).

Deux autres caractéristiques seraient à mettre en rapport avec la nature dialogique de la chronique. Tout d'abord, une attitude polémique face aux discours officiels et/ou établis, conséquence de l'articulation argumentative propre à ce type de textes:

[...] le dynamisme argumentatif implique dans tous les cas une remise en question de ce qui a été dit jusqu'à présent au sujet de l'objet concerné et, en même temps, une certaine attitude polémique qui laisse entrevoir un procès contre la doxa et contre la société qui formule le discours officiel (Picazo, 2016: 370).

Puis, le recours paradoxale à la subjectivité pour traiter des faits objectifs, une démarche qui permet de comprendre le collectif, l'universel, à partir de l'individuel.

À travers l'immersion dans l'actualité concrète, l'essai et la chronique arrivent à transcender le plan de la pure contingence individuelle, pour toucher à des catégories universelles et intemporelles. L'originalité de cette écriture ne vient donc pas de la nouveauté des thèmes traités, mais du traitement lui-même configuré par l'auteur [...] opéré à la lumière de son regard personnel (Picazo, 2016: 384).

On finira sur un aspect formel qui pourrait paraître mineur par rapport aux éléments cités précédemment: la brièveté. Loin d'être un élément banal, la concision imposée à la chronique par l'espace limité qui lui est octroyé dans les journaux où elle est publiée détermine sa nature précise.

On pourrait dire, en pastichant la célèbre formule de Lautréamont, que la chronique est la rencontre de l'actuel et de l'inactuel sur une table de dissection. Table de dissection en référence à l'attention quasiment médicale avec laquelle le chroniqueur se penche sur les symptômes de son époque (Schaffner, 2013: 97).

C'est dans ce sens que Sid Ahmed Semiane se réfère au chroniqueur algérien Kamel Daoud avec l'expression "diagnosticien du présent". Daoud lui-même parle sur cet effort de précision exigé par la pratique de la chronique le comparant au "tir à l'arc" ou au "parcours du cent mètres qui tend le corps vers le feu" (2018: 513) Et encore, puisant dans le fond culturel arabo-islamique qui est le sien, il définit la chronique comme un "exercice du vif semblable à la razzia antique de nos terres. Contestations, démonstrations, dénonciations" (2018: 21). Dans toutes ces images, l'idée de violence, de force explosive et soudaine se

toujours lu en partageant mon plaisir d'écrire. Qui ont puisé dans mes accidents de verbes ce qu'il leur fallait comme raisons ou convictions" (Daoud, 2018: 513-514).

répète. Une autre image intéressante pour donner cette idée de précision provient d'un champ lexical différent, le football, que nous retrouverons chez d'autres auteurs algériens avec des fonctions différentes. Nous y reviendrons plus loin.

L'espace de la chronique est petit, il faut y développer la concentration du penalty. Le roman étant le match et ses 90 minutes, avec la foule bruyante. La chronique est un produit dérivé du souffle suspendu, ou coupé (Daoud, 2018: 22).

3. L'éternel retour algérien et les chroniques qui le racontent

L'histoire récente de l'Algérie se caractérise par ce que l'on pourrait qualifier d'un éternel retour d'une série de déboires conditionnant la vie de la population: subjugation, violences, crises économiques.

En fait, on pourrait signaler trois moments de crise représentant les moments les plus complexes et douloureux pour la société algérienne. Dans tous les cas, on retrouve à l'origine une crise économique et un désir de changement de régime. Pour chacune de ses crises, des chroniqueurs se sont acharnés à mettre les tenants et les aboutissants noir sur blanc, afin de les rendre plus compréhensibles et de donner voix aux principales victimes: les civils.

La guerre de libération, connue aussi comme guerre d'indépendance (ou guerre d'Algérie pour la métropole) a eu lieu entre 1954 et 1962. On peut considérer que la tradition algérienne des chroniques débute alors avec Camus et son texte fondateur *Actuelles III. Chroniques algériennes (1939-1958)*.

La décennie noire (1992-2002, appelée aussi les années de plomb ou les années de braise en référence aux années de feu de la révolution) voit s'ajouter aux facteurs déjà cités (crise économique, perpétuation dans le pouvoir) la montée de l'intégrisme islamiste.

De cette longue période, riche en témoignages, et de ses ressacs postérieurs, nous avons retenu trois recueils de chroniques:

- *Chroniques de l'Algérie amère (1985-2011)* d'Anouar Benmalek.
- *Comme il a dit lui. Chroniques (au vitriol) d'Algérie (1997-1998)* d'Y.B.
- *Mes indépendances. Chroniques 2010-2016* de Kamel Daoud.

Le blocage de la société algérienne deviendra très évident par la suite.

[...] à quoi ont servi cet holocauste, cette abominable souffrance?

Pour le moment, personne ne répond à la question. Le "Rien!" serait trop terrible. Car "rien", apparemment, n'a changé: ce sont ceux *d'avant* qui gouvernent toujours avec un personnel politique identique ou à peu près, les mêmes généraux, les mêmes pratiques de manipulation, de mensonge et de trucage des élections (Benmalek, 2011: 24).

Le *Hirak* (mouvement en arabe) a lieu pendant l'année 2019. Le réalisateur Zak Kedzi se rend en Algérie pour le raconter dans un documentaire, *Chroniques algériennes (2019)*. Il

s'agit d'un mouvement d'un autre ton, d'une autre époque, à la teneur pacifique et créative, capable d'agglutiner des mouvances et des sensibilités très différenciées comme il arrive aussi dans d'autres mouvements sociaux des sociétés liquides. Et cette nature différente, inédite, acéphale et vraiment nationale constitue autant sa force que sa faiblesse.

4. Ce que les paratextes révèlent

Étant donné le nombre et l'étendue des oeuvres que nous prétendons aborder, nous avons fait un choix stratégique limitant les textes à analyser aux paratextes des différentes chroniques. Nous allons nous servir de ces seuils (dans le sens donné par Genette à ce terme dans l'ouvrage de même titre qu'il consacre au paratexte) afin de comprendre les raisons qui font de la chronique un genre privilégié pour essayer de cerner et de comprendre le chaos de la récente histoire algérienne et les réponses qu'elle peut apporter.

Parmi ces paratextes, on trouve des péritextes (avant-propos, préfaces auctoriales ou éditoriales, prières d'insérer, épilogues ou similaires) et des épitextes (interviews, débats en présence de l'auteur). Détaillons-les.

Dans *Actuelles III. Chroniques algériennes (1939-1958)*, la chronique fondatrice de Camus, le lecteur retrouve un "Avant-propos" (pp. 11-29) et un excipit intitulé "Algérie 1958" (pp. 199-212) que Camus définit comme un bref mémoire à l'intention de ceux qui lui "demandent quel est l'avenir qu'on peut souhaiter à l'Algérie" (1958: 199).

Anouar Benmalek fait précéder ses *Chroniques de l'Algérie amère* de deux paratextes, une introduction et des informations biographiques aux titres très longs rapportant leurs contenus: "Quand est-ce que tout cela s'est réellement passé?" D'une introduction où l'auteur, la gorge serrée, compulse ses chroniques et tente de comprendre comment son pays en est arrivé là" (pp. 13-27); "En guise de prolegomènes biographiques..." De quelques indications biographiques nécessaires, peut-être, à l'éclairage des chroniques, du rôle du hasard, d'une ou deux interviews dans lesquelles l'auteur répond, tant bien que mal, aux trois questions essentielles 'où, quand, comment', auxquelles il manquera probablement le 'pourquoi'" (pp. 31-45).

Deux interviews réalisées par le journal *El Watan* ferment le volume: "Qui êtes-vous pour refuser aux Algériens le droit de manifester pacifiquement?" (pp. 457-460), "Nous ne sommes pas condamnés à vivre dans l'indignité" (pp. 461-463).

L'oeuvre d'Y.B. *Comme il a dit, lui. Chroniques (au vitriol) d'Algérie* compte avec un "Prologue" (pp. 7-9), une interview, "Propos recueillis par Thierry Oberlé" (pp. 13-27) et un "Épilogue" (pp. 187-188).

Dans *Mes indépendances* de Kamel Daoud, Sid Ahmed Semiane, considéré comme un des premiers chroniqueurs de la presse moderne algérienne, écrit une préface à caractère éditorial, "Le Fugitif" (pp. 9-15) et l'auteur lui-même, une préface à caractère auctorial,

“L’exercice du vif” (pp. 17-25). Le recueil se ferme sur “Mes petites guerres d’indépendance”, une chronique du 2 mars 2016 remplissant la fonction d’épilogue (pp. 510-514).

Quant au film documentaire *Chroniques algériennes* de Zak Kedzi, l’épitéxte choisi est un débat tenu en présence de l’auteur après la projection du film: *Cycle Hirak #2: Chroniques algériennes, un regard poétique sur le Hirak*.

Dans son travail sur l’incipit romanesque, Andrea del Lungo présente cet espace littéraire comme un lieu de rencontre et de dialogue entre l’auteur et ses lecteurs:

[...] seuil à doublé sens tourné à la fois vers la parole du monde et vers la parole du texte; et surtout, lieu de contact, de rencontre et d’échange entre les désirs de l’écriture et les attentes de la lecture” (2003: 14).

Pour les œuvres qui nous occupent, les différents types d’incipits cherchent en général à justifier le choix de la chronique pour atteindre les objectifs visés par les auteurs, essentiellement, mettre de la lumière sur des événements complexes de l’histoire récente de l’Algérie caractérisés par les violences et l’indéfinition afin d’aider leurs compatriotes à s’y retrouver. Comme nous l’avons signalé en parlant de la nature dialogique et de l’écriture par à-coups caractérisant le genre des chroniques, le questionnement et la réflexion que l’auteur mène dans le processus d’écriture rejoignent ceux des lecteurs qui s’y voient reflétés, qui s’y reconnaissent.

Dans la période spécialement confuse des premières années de la guerre de libération, Camus, avec une démarche programmatique qui le caractérise, justifie d’emblée la publication de ses chroniques dans une note précédant l’avant-propos d’*Actuelles*: “dans la confusion actuelle, la position et les solutions de synthèse qui sont ici définies devaient l’être plus que jamais” (1958). Un peu plus loin, dans l’avant-propos, il déclare que son intention est de “les livrer à la réflexion de ceux qui n’ont pas encore leur opinion faite” (1958: 27).

Nous voudrions encore souligner d’autres termes utilisés par Camus pour se référer à la confusion, au chaos et à l’indéfinition, qu’il attribue à la méconnaissance et au manque d’empathie entre les deux peuples. Il s’agit de “brouillard” et “absence”.

Mais qui pensé au drame des rappelés, à la solitude des Français d’Algérie, à l’angoisse du peuple arabe? L’Algérie n’est pas la France, elle n’est même pas l’Algérie, elle est cette terre ignorée, perdue au loin, avec ses indigènes incompréhensibles, ses soldats gênants et ses Français exotiques, dans un brouillard de sang. Elle est absente (1958: 134).

Dans son excipit “Algérie 1958”, Camus parlera aussi du “malentendu”, terme qui lui est cher et synonyme évident de confusion, qui se trouve à l’origine des violences. La solution qu’il propose passe par l’entente, qu’il matérialisait dans la fédération des deux peuples.

L'avertissement qu'il lance en cas de ne pas arriver à s'entendre résonne 75 ans plus tard comme une prémonition malheureusement accomplie:

Dans le cas contraire, l'Algérie sera perdue et les conséquences terribles, pour les Arabes comme pour les Français. C'est le dernier avertissement qui puisse formuler, avant de se taire à nouveau, un écrivain voué, depuis vingt ans, au service de l'Algérie (1958: 212).

Cinquante ans plus tard, on retrouve une perception similaire dans les *Chroniques de l'Algérie amère* d'Anouar Benmalek. Dans "une introduction où l'auteur, la gorge serrée, compulse ses chroniques et tente de comprendre comment son pays en est arrivé là", Benmalek se réfère aux événements de la décennie noire comme une "tourmente qui a déchirée l'Algérie" (2011: 16). Il utilise aussi d'autres termes insistant sur l'indéfinition, le désordre et l'inexplicable: une "idée folle: que le meurtre allait devenir le moyen essentiel de confrontation des idées et des choix de vie dans notre société" (2011: 2016), "la chose" (2011: 18), "l'incompréhensible" (2011: 25), ou un exil intérieur "incroyable" qui vient doubler l'exil géographique:

[...] ces trancheurs de têtes d'enfants, ces éventreurs de femmes enceintes, parce qu'ils ont surgi du sein même de votre communauté, vous rendent cette communauté petit à petit incompréhensible, étrangère, comme faisant partie d'une autre planète (Benmalek, 2011: 35).

Dans une interview qui fait partie de l'appareil péritextuel de son recueil de chroniques, Benmalek trouve un parallélisme entre son activité créative et sa profession de mathématicien spécialisé dans la modélisation des phénomènes aléatoires. En effet, autant l'écrivain que le mathématicien essaient de mettre de l'ordre dans une réalité arbitraire, embrouillée.

Vouloir saisir les modalités d'action de ce qui est à priori insaisissable, dénué de raisons, et surtout, tenter de prédire son comportement, n'est-ce pas au fond agir comme le romancier [...] qui s'évertue, à partir d'un vrac-à-vmacron d'épisodes divers, de sentiments touffus, de personnages et de procédés littéraires improbables ou discutables, à proposer une explication du hasard [...]? (2011: 33).

Enfin, il est intéressant de reproduire ici ces mots de Benmalek à propos de l'indifférence et la sourdité du pouvoir algérien envers son peuple même au sein des épreuves les plus dures. Une désaffection qui sous-tend les successifs soulèvements populaires. Le choix du mot "absence" nous permet d'y retrouver les échos de la citation reproduite plus haut où Camus regrettait la solitude des Algériens.

Mon pays est un paquet de sanglots que personne ne veut entendre [...] cette absence de solidarité internationale du premier cercle ne fait que prolonger une autre absence, celle de gestes de compassion des dirigeants et des élites de mon pays (2011: 17).

D'échos du passé en vision du futur, le mot d'ordre lancée par Benmalek dans "Qui êtes-vous pour refuser aux Algériens le droit de manifester pacifiquement?", l'un des excipits de son recueil, semble annoncer comme une prémonition ce qui sera quelques années plus tard le *Hirak*:

"Dégagez potentats incompetents, présidents voleurs, dictateurs tortionnaires et assassins!" voilà le nouveau mot d'ordre que reprennent en écho avec un courage admirable les jeunes et les moins jeunes de cette partie du monde, ceux qu'on traite d'ordinaire de gueux et d'émeutiers et qui ne désirent au fond qu'une chose: recouvrer leur statut de citoyens, responsables en dernière instance de leur pays et de leurs destinée, un point c'est tout! C'est cette revendication de dignité et de respect qui, au-delà des revendications économiques et sociales, anime à mon avis, les jeunes révoltés d'Algérie et d'ailleurs (Benmalek, 2011: 458).

L'écrivain Y.B ouvre ses chroniques (au vitriol) d'Algérie sur ces mêmes idées de violence et de confusion spécialement évidentes pendant la décennie noire. Ici c'est l'utilisation de signes de ponctuation (parenthèse, point d'interrogation) qui va évoquer les doutes partagés par l'auteur et ses lecteurs quant à la nature des évènements.

Être algérien est déjà un métier à risque. Si l'on cumule cette fonction avec celle de journaliste, la probabilité de mourir de son vivant atteint un taux grossièrement tautologique. Environ soixante-six journalistes algériens ont été assassinés depuis le début de la guerre (civile? Contre les civils? Révolutionnaire?) (1999: 7).

Comme les auteurs mentionnés plus haut, et comme d'autres que nous verrons par la suite, dans son prologue, Y.B. rend hommage, en les citant, aux journalistes-chroniqueurs qui ont été des cibles privilégiées pour la folie meurtrière. Et il explique ce fait, ainsi que ses propres soucis "avec la sympathique coalition 'services secrets-présidence-police judiciaire-police des frontières'", par la forme plutôt que par les thèmes.

Les propos qui y sont tenus sont souvent proches de ceux que l'on peut lire dans certains articles de la presse indépendante algérienne. Seul le format change: la petite touche d'humour noir qui démange les conducteurs sous leur uniforme (Y.B., 1999: 8).

Nous retrouvons ce même humour corrosif dans la chronique qui clôture son recueil, "Fin de la mi-temps". Cette chronique débute sur une formule ironique aux échos voltairiens: "Tout va pour le mieux en dehors des cimetières". Et, après avoir passé en revue les maux des Algériens, l'auteur ferme le texte sur un cliché habituel des chroniques, le football, en le détournant au profit de sa volonté de dénonciation.

En cette fin de première mi-temps du match algérie, le score provisoire est de: peuple: 100 000 morts – pouvoir 8,5 milliards de dollars.

Le peuple aura du mal à remonter dans le score, mais l'essentiel n'est-il pas de participer? (Y.B., 1997: 179).

Le bilan serait-il donc négatif? Y.B. lui-même paraît l'entendre comme ça: "J'aurais aimé finir avec un message d'espoir. Je n'en ai pas. En échange, est-ce que deux messages de désespoir vous iraient?" (1997: 187) Mais il s'y résiste et se démène pour offrir quelques rayons d'esérance dans l'avenir. L'humour, corrosif ou pas, en ai un. Le dialogue authentique avec l'autre aussi.

J'ai fait mon métier de clown. [...] faut-il continuer à écrire? Remettre son nez rouge, tremper sa plume dans le sang des victimes, semer sa zone dans les colonnes de journaux de liberté provisoire?

Le but de ce livre n'est pas de sauver l'Algérie, ni de me sauver de l'Algérie. Le but de ce livre est avant tout de communier, le temps de ces quelques pages, avec les gens de l'Algérie (Y.B., 1997: 187).

L'Algérie reste à inventer. Elle n'aura vécu que l'espace d'une génération, de 1962 à 1992, date du début du conflit. C'est peu, mais c'est déjà beaucoup.

Peut-être faudrait-il ajouter quelques percussions africaines, latines, indiennes à notre hymne national. Un peu de bleu au drapeau. Un peu de soleil au Coran... (Y.B., 1997: 188).

En effet, et cela aurait à voir avec l'idée de tension et avec les exigences de ce genre conditionné par sa brièveté, l'humour et l'ironie sont d'habitude présents dans ce type de production. C'est aussi le cas du chroniqueur Kamel Daoud.

Ses chroniques alliaient l'esprit à l'humour, la noblesse des lettres à la vulgarité morbide de l'actualité, la colère à la légèreté, la réflexion littéraire à la prise de parole politique. Et le fit pendant vingt ans. Chaque jour. Une moitié de vie consacrée à cet exercice aussi exaltant que périlleux. Créer de la pensée quotidiennement, créer du sens. [...] S'amuser à refaire le monde chaque matin, le porter comme Atlas, comme Sisyphe... dans un recommencement sans fin? (Daoud, 2018: 12).

C'est un autre chroniqueur, Sid Ahmed Semiane, qui s'exprime ainsi à propos des chroniques de Daoud dans la préface éditoriale adossée au recueil *Mes indépendances*. Mais Daoud lui-même se réfère dans sa préface auctorielle à la forme de la chronique et à son pouvoir:

La chronique était belle par inconvenance, à l'opposé du convenu des autres genres journalistiques [...] gardait les charmes d'un commentaire en bas de page de l'actualité, mêlant érudition, approximation, derive, dépassements, artifices et explosions de sens. Et dans un pays qui manquait de la liberté de dire, de lire ou de regarder, ravagé par les massacres et les attentats, cela devint spectacle (2018: 19-20).

Semiane rappelle aussi dans sa préface la confusion qui caractérisait les années 1990 en Algérie, avec des procédés similaires aux utilisés par Y.B.

Une guerre, ça brouille tout, ça génère de la confusion dans le souvenir. Ça fragmente le passé en séquences chaotiques et inconciliables. [...] Une atroce guerre. Civile? Contre les civils? Ou peut être même *avec*? Personne n'a su la nommer, la définir, la cerner. Elle était sans nom² (2018: 9-10).

Mais en réalité, même si elle comprend des textes publiés en 2010, cette collection de chroniques s'occupe de la période immédiatement postérieure aux années de plomb. En fait, certains éléments **péritextuels**, le titre (*Mes indépendances*), ainsi que les chroniques choisies pour ouvrir et fermer le volume ("Décoloniser le corps, la langue et la mer" et "Me petites guerres de libération") situent le lecteur dans une autre problématique, plus actuelle. Les termes *indépendance*, *guerre de libération*, *décoloniser* constituent autant de clins d'oeil se référant au moment fondationnel par excellence de la patrie algérienne: la guerre contre la colonisation française. En utilisant l'adjectif possessif à la première personne, Daoud s'approprie cet élément commun à tous les Algériens et, par cela même, **déconstruit** et subvertit cette référence, car pour sortir de la répétition stérile, de la fascination du vide, de la stagnation politique et intellectuelle qui rognent la société algérienne, il faut passer outre, dépasser le ressassement continu de ce moment historique encouragé par les différents pouvoirs en place. Les Algériens doivent se libérer au sens profond du terme: de la tyrannie des ancêtres et du traumatisme colonial, mais aussi d'un Islam mal compris. Nous sommes ici dans le domaine des réponses et des solutions, offertes par ces auteurs dans les paratextes servant d'excipits, et c'est dans la chronique qui sert d'épilogue à son recueil que Daoud offre cette réponse avec une formule exacte et brève digne d'un grand chroniqueur, "[j]aime tenir tête au ciel et aux ossements qui jacassent" (2018: 513).

Je suis algérien, je vis en Algérie, et je n'accepte pas que l'on pense à ma place, en mon nom. Ni au nom d'un dieu, ni au nom d'une capitale, ni au nom d'un ancêtre. [...] L'enjeu était plus grand que ma petite personne: pouvoir dire librement, sans tomber dans la compromission au nom d'une culture, d'une race ou d'une connivence [...] Le postcolonial ne doit pas être cécité et la "différence" ne doit pas excuser la barbarie. Je ne suis pas islamophobe, je suis libre (2018: 512).

2 Dans cette dynamique de répétition des phénomènes que nous avons appelée l'éternel retour, nous pourrions voir ici une allusion à la Guerre d'indépendance algérienne (1954-1962). *La Guerre sans nom* est, en effet, le titre d'un documentaire réalisé par Bertrand Tavernier en 1992 sur les jeunes appelés français dans la Guerre d'Algérie. Benjamin Stora utilise aussi cette expression comme titre pour un chapitre de son livre *La gangrène et l'oubli. La mémoire de la guerre d'Algérie* (La Découverte, 2005). Comme il le rappelle dans les premières lignes du chapitre, on parle souvent sur cet affrontement comme d' "une guerre ne voulant pas dire son nom" (Stora, 2005: 11).

Le dernier document auquel nous allons nous référer présente une nature différente, conforme aux nouveaux temps, car il s'agit d'un long- métrage: *Chroniques algériennes* de Zak Kedzi. Malgré ce renouveau évident du genre, le jeune réalisateur semble vouloir relier son travail avec les origines de la tradition algérienne des chroniques: *Actuelles* de Camus. Dans l'épître que nous allons commenter, un débat postérieur à la projection du film, et en réponse à une question sur le titre, le jeune réalisateur explique que, sa soeur lui ayant offert le livre après le tournage, il avait profité du voyage en avion de retour en France pour le lire:

Pour moi, c'était une évidence. J'avais une espèce de jeu de miroir avec lui. Il était un Français né en Algérie et moi, un Algérien né en France. Le titre était accrocheur et poétique, j'ai cru qu'il collait au film [...] J'ai trouvé qu'il y avait un rapport de ce bouquin à ce film, peut-être c'est prétention. Donc, je lui ai piqué son titre (2022).

Les difficiles relations entre la France et l'Algérie, du temps de Camus mais aussi de son temps, auxquelles il fait allusion dans la citation précédente se situent en réalité au centre de ses préoccupations. Tout au long du débat, il les décline sous plusieurs formes (la diaspora et les harragas, le parallélisme entre les mouvements sociaux des deux rives de la méditerranée), pour finir son intervention sur une question nodale: "Français, Algérien, qu'est-ce que ça veut dire?" (2022).

Quant au film, nous pouvons affirmer qu'il s'agit d'une chronique à plus d'un titre et non seulement pour son titre. Le réalisateur explique ainsi le travail *d'écriture* de l'oeuvre, l'inscrivant de fait dans le genre des chroniques: "C'est la construction même des brèves, des rencontres au fil de la plume, de la caméra. Comme une espèce de travail journalistique" (2022). Aussi sur ce point, Kedzi établit une filiation avec Camus et sa démarche créative dans *Actuelles*: "Il a une approche très intime dans la démarche qu'il observe dans son livre parce qu'il rencontre des amis, il parle avec les gens et il y a un côté très humaniste dans son travail" (2022). Comme Camus l'Algérie, Kedzi parcourt la ville d'Alger à la recherche de témoignages divers qui l'aident (qui nous aident) à comprendre le Hirak. Et tel qu'il se passe habituellement pour l'hétéroclite, fragmentaire, poliphonique et hybride chronique, tous les personnages, tous les *fragments* sont gardés au montage. Par contre, il reconnaît avoir pratiquement renoncé à faire intervenir des intellectuels dans son film, car il ne voulait pas le recul de la réflexion mais "s'inscrire dans l'urgence" (2022).

Et nous pourrions aussi établir une autre filiation dans le domaine de la chronique. En effet, la démarche scripturale privilégiée par Kedzi dans la réalisation de son film répond mot à mot à la méthode de travail décrite par Daoud dans son épilogue "Mes guerres de libération": recours à la subjectivité, à la poliphonie et au dialogue.

En règle générale, je n'aime pas parler à la première personne. [...] Cela me rappelle ces ego démesurés qui croissent chez les "engagés", les militants, les intellectuels ou

chez les bavards. Écrire est une exigence de la lucidité et cela impose de s’effacer. Au “je”, je préfère l’artifice de “chroniqueur”. Un statut d’administrateur de la métaphore. Cela me permet d’écrire tout en gambadant, libre, cela donne de l’importance à l’Autre. Laisser courir un vent. Ouvrir une fenêtre sur une poignée de main. Écouter et rester un peu immobile pour voir surgir l’inattendu dans le buisson des verbes (Daoud, 2018: 510).

Tout le long du débat, Zak Kedzi s’attache à tisser des liens, à tendre des ponts entre les événements contemporains et d’autres périodes de l’histoire algérienne afin de rendre évident le tournant inédit que l’histoire algérienne est en train de prendre grâce au Hirak. Ainsi, les jeunes de la Médina, espace traditionnellement dépositaire de la mémoire de la Révolution algérienne, sont devenus les organisateurs de ce vaste mouvement qui plonge ses racines autant dans la déception politique répétée pendant des générations (depuis les élections truquées de 1948 jusqu’aux élections de 2019 qui ont supposé le renouvellement du système) que dans des manifestations populaires favorisant le sentiment de collectivité: l’investissement de l’espace public par des expériences artistiques collectives³, le football ou la musique populaire. Kedzi rappelle par exemple que l’hymne de l’équipe d’Alger est devenu hymne du Hirak, et que ce sont les jeunes supporters habitués aux mouvements de masses qui ont pris en main le contrôle des manifestations. Quant à la musique, il dit avoir été guidé par elle dans sa démarche créative, car “la musique est politique” (2022). Il se réfère évidemment à la musique folklorique où il voit une continuité de révolte, engagement et douleur qui a traversé les étapes de l’histoire récente algérienne, du chaabi de la période révolutionnaire au raï de la décennie noire qui cohabitent à l’époque actuelle.

En définitive, ce que Kedzi vient à dire, c’est que le peuple algérien ne se reconnaît plus depuis longtemps dans les monuments et les célébrations étatiques mémorisant les ancêtres et leur sacrifice fondateur, mais dans cet autre type de rassemblements. Et qu’il exige d’être enfin écouté.

5. Conclusion: finir avec l’éternel retour algérien

Les peuples, comme les individus qui les conforment, ont besoin d’exister vraiment aux yeux de l’autre, c’est à dire, d’être entendus et compris, respectés et tenus pour compte. Surtout quand l’autre est celui qui décide de leurs destinées. Cela s’appelle aussi démocratie, un système où les gouverneurs doivent être à l’écoute du peuple qui s’exprime dans ses propres termes.

Les Algériens ne s’identifient plus depuis longtemps avec le discours étatique,

3 Dans ce même débat, la géographe Gaëlle Hemeury rappelle que les mouvements artistiques conçus comme résistance à la violence et à la répression trouvent leur origine dans le quartier populaire de Bab el Oued et pendant la décennie noire, avec l’objectif d’éviter la bascule des jeunes des quartiers dans l’islamisme. Un mouvement, *L’Art est publique*, deviendra national.

n'accordent plus les mêmes valeurs aux mêmes symboles (drapeau, héros, islam), se reconnaissant plutôt comme communauté dans d'autres formes moins connotées, moins ébloussées de sang et de souffrances: la musique, les événements collectifs tel le football, la création artistique. Bref, dans les émotions partagées. Les hommes et les femmes qui les représenteront à l'avenir devront savoir écouter et compatir dans tous les sens du terme. Et cela ne devrait pas tarder car, comme le signale Zak Kedzi à propos du Hirak, "le temps avance, les générations se renouvellent. Et ça, ils ne peuvent pas bloquer". L'éternel retour n'est peut-être pas éternel en fin de comptes et les chroniqueurs algériens, irrévérents et imaginatifs, ouverts au dialogue qui est surtout écoute, seront là pour en témoigner.

Entretiens, les solutions passent aussi et surtout par la création, germe de l'innovation. Et cela encore, Camus l'a compris avant la lettre.

L'Algérie a besoin d'esprit d'invention, non de slogans périmés. Elle meurt empoisonnée par la haine et l'injustice. Elle se sauvera seulement en neutralisant sa haine par une surabondance d'énergie créatrice (Camus, 1958: 160).

Références bibliographiques

BENMALEK, Anouar. 2011. *Chroniques de l'Algérie amère. Algérie 1985-2011*. Alger, Casbah Éditions.

CAMUS, Albert. 1958. *Actuelles III. Chroniques algériennes (1939-1958)*. Paris, Gallimard.

CAREP (Centre arabe de Recherche et d'études politiques de Paris). 2022. *Cycle Hirak #2: Chroniques algériennes, un regard poétique sur le Hirak*. Avec Zak Kedzi et la géographe Gaëlle Hemeury: https://www.youtube.com/watch?v=RtJN1dPuz_E [18/06/2023]

DAOUD, Kamel. 2018 [2017, Éditions Barzakh]. *Mes indépendances. Chroniques 2010-2016*. Arlès, Actes Sud, coll. Babel.

KEDZI, Zak. 2021. *Chroniques algériennes*. K-Rec films.

KRISTEVA, Irene. 2021. "Les 'armes de jet' du petit traité: la brièveté, la corporéité, l'explosivité" in *Corporéité des formes brèves: structuration et destructuration, Crisol série numérique*, 17.

LUNGO, Andrea del. 2003. *L'Incipit romanesque*. Paris, Seuil, coll. Poétique.

MALINOWSKA, Magdalena. 2017. "Les formes brèves et l'état de crise chez quelques écrivaines algériennes". *La brièveté. Actes du colloque international tenu à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Sfax*. Sfax, Laridiane, 321-330.

PICAZO, María Dolores. 2016. "Transfrontalité et perméabilité dans les genres de non-fiction: l'essai et la chronique" in *Çédille*, n° 12, 369-386.

SCHAFFNER Alain. 2013. "La chronique selon Jacques Perret" in *Roman 20-50*, n° 56, 95-106: <https://doi.org/10.3917/r2050.056.0095> [18/06/2023].

SOUSA, Teresa, Kelly BASILIO & Ana Paiva MORAIS. 2014. "Introduction" in *Frontières de la chronique. Revue électronique d'Études Françaises. Carnets. APEF*. Deuxième série, 2: < <https://doi.org/10.4000/carnets.1252> > [18/06/2023].

STORA, Benjamin. 2005. *La gangrène et l'oubli. La mémoire de la guerre d'Algérie*. Paris, La Découverte.

Y.B. 1999 [1998, Éditions Jean-Claude Lattès]. *Comme il a dit lui. Chroniques (au vitriol) d'Algérie*. Paris, Éditions J'ai lu.

